

Nothing #10



Rédaction
Publication
Mise en page
Gabriel Loisy

Relecture
Elodie Fond

Couverture
Yann Renoult

Nous écrire
contact@nothingmag.fr

Copyright
NOTHINGMag ©2014

La reproduction même partielle des articles, textes et photographies parus dans ce numéro est interdite sans autorisation écrite préalable du représentant légal. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les documents reçus impliquent l'accord de l'auteur pour leur libre publication.

Si vous trouvez des fautes d'orthographe dans les pages de ce numéro, merci de ne pas y prêter attention et de nous en excuser.

Suivez-nous sur les réseaux sociaux.

@NOTHINGmag



/Nothingmag.fr



SOMMAIRE

#10

p.02 | Edito

p.04 | Photographes

p.04 | Yann Renault // *Qandil, dans les montagnes du PKK*

p.26 | Jeremy Javierre // *Americano Man's Land*

p.42 | Sébastien Deslandes-Hervé Lequeux // *Une jeunesse française*

p.66 | Cristina Aldehuela-Jordi Perdigó // *Lelo- La bataille de pâques*

p.84 | Arnaud Lemorillon // *TOKYO-GA*

p.97 | Nothing et vous



juillet- août // 2014

EDITO

Nous voici au numéro d'été de notre magazine. Déjà dix parutions et un an et demi de travail sur ce projet qui prend forme petit à petit. Mais toujours autant de difficultés à écrire un éditto! Cette période estivale est l'occasion pour NOTHING de faire quelques changements: une nouvelle typo et de légères modifications dans la mise en page, tout cela pour une meilleure lisibilité. Nous sommes également en recherche active de rédacteur pour les articles du site web, pour le magazine en ligne et pour la future version papier. Si vous êtes intéressé par l'aventure: contact@nothingmag.fr

Ce mois-ci, c'est un très grand plaisir de vous faire découvrir cinq reportages vraiment passionnants ! Et pour la première fois dans le magazine deux projets collaboratifs. On commence avec un grand reportage de **Yann Renoult**: en immersion dans les montagnes avec le PKK "parti des travailleurs du Kurdistan". S'en suit **Jeremy Javierre** avec "Americano Man's Land", une virée dans l'ouest Américain. Découvrez le projet du photographe **Hervé Lequeux** et du journaliste **Sébastien Deslandes** qui s'intitule "Une jeunesse Française". Pendant plus de 3 ans, ils ont suivi le quotidien de la jeunesse des quartiers populaires en suivant une ligne imaginaire d'Amiens à Marseille, en passant notamment par Paris ou Lyon. Le projet prendra la forme d'un livre à la rentrée prochaine. **Cristina Aldehuela** et **Jordi Perdigo** nous invitent à suivre une partie de "Lelo", un jeu mi-foot, mi-rugby, mi-n'importe quoi dans le sud-ouest de la Géorgie. On cloturera ce numéro#10 avec une petit balade à Tokyo parce qu'on ne s'en lasse pas, des images signées **Arnaud Lemorillon**.

Bonne lecture

QANDIL





DANS

LES MONTAGNES

DU PKK



YANN RENAULT

Né en Bretagne, terre de voyageurs et de conteurs, bercé par des lectures éclectiques et l'appel du grand large autant que le craquement des arbres du bocage, Yann Renault trouve dans la photographie un prétexte aux rencontres, une manière de raconter des histoires et d'apporter un regard sur le monde, ou du moins certaines de ses parties. Pour ne pas oublier que des femmes et des hommes y luttent et y vivent. Pour ne pas oublier la parole de ceux qui ne trouvent que rarement leur place dans le flot d'actualité de nos sociétés de plus en plus aseptisées. Depuis 2011, il s'intéresse en particulier à la Palestine et au sort des réfugiés palestiniens, ainsi que plus généralement au Moyen Orient et à ses remous.



Qandil, kurdistan

Le PKK, parti des travailleurs du Kurdistan, a été créé en 1978 pour défendre le peuple kurde, par les armes et politiquement, ainsi l'idée d'une nation kurde sur des bases marxistesléninistes. Mais à la fin des années 90, notamment suite à l'arrestation de Abdullah Ocalan, secrétaire général du parti, le combat du PKK change de direction. S'il

s'agit toujours de défendre le droit des Kurdes à vivre leur identité, plutôt que de revendiquer la création d'un état kurde, le PKK propose un nouveau modèle de société, une alternative politique et sociale qui existerait au sein d'un système fédéral dans les quatre pays où les Kurdes sont présents: Turquie, Irak, Iran, Syrie.



Qandil, Kurdistan. A chaque extrémité de la grande chaîne de montagnes de Qandil, le PKK contrôle les accès via des checkpoints. Si les services publics sont assurés par l'état du Kurdistan irakien, tout ce qui concerne la sécurité dans ces montagnes est du ressort du PKK, qui les considère comme son territoire.



Qandil, kurdistan Les guerilleros viennent de toutes origines, mais tous adhèrent aux valeurs du PKK. On trouve aussi bien d'anciens étudiants que des jeunes échappant à la justice dans leur pays d'origine. A leur entrée dans la guerilla, ils prennent un nom de guerre.



Qandil, kurdistan Le cimetière de Qandil abrite les dépouilles des martyrs du PKK. Il doit son existence à l'obstination d'un homme, Ahmet Ince, qui a tenu à leur offrir un lieu de mémoire.



De sa prison, Ocalan théorise une nouvelle façon de vivre ensemble inspirée de son étude de l'Histoire et du rejet des sociétés capitalistes, que les guérilleros tentent de mettre en pratique dans leur vie quotidienne. Après de dures périodes de combats entre les combattants du PKK et l'armée turque ayant atteint leur apogée en 2012, un cessez-le feu signé en 2013 a mis fin aux combats jusqu'à maintenant. Le PKK s'est retiré dans les montagnes au sud-est de la Turquie et au Nord-Nord Est de l'Irak où se trouvent leurs bases arrière. Les montagnes de Qandil, situées dans le triangle Irak-Iran-Turquie mis sur le devant de la scène par le film «My sweet Pepperland»- constituent pour la guérilla un refuge, mais aussi un symbole de résistance aux yeux du peuple kurde tout entier.

La guérilla du PKK y tient les accès et en assure la protection militaire, tout en cohabitant avec les villageois. Pour ces derniers, le gouvernement kurde irakien assure les services publics, hormis ce qui concerne la sécurité qui est du ressort du PKK. Au sein des montagnes, la guérilla est organisée en petites unités mobiles et autonomes.



Qandil, kurdistan. Les échecs sont le jeu favori au sein de la guérilla. Les joueurs les meilleurs acquièrent une réputation aussi importante que si ils avaient réalisé des exploits militaires, et des défis sont lancés d'unités à unités.



Qandil, Kurdistan Les guerilleros se déplacent principalement à pied, la marche dans la montagne constitue une activité quotidienne pour eux. A tout moment, ils doivent être prêts à parcourir plusieurs dizaines de km avec leur équipement sur le dos, sur des pentes raides.

Si l'entraînement militaire est toujours au programme, la vie de ces petites unités est surtout intéressante par le fait qu'ils tentent d'appliquer de façon concrète le modèle de société proposé par leur leader. La démocratie: les leaders politiques sont élus. Les leaders militaires sont désignés, mais peuvent être révoqués par un vote si ils ne remplissent pas correctement leurs fonctions. Egalités des sexes: les unités sont mixtes. Si femmes et hommes mangent et dorment séparément, ils partagent les mêmes tâches et activités,

il n'y a aucune différenciation de faite par rapport au sexe. Le chef d'unité peut être indifféremment une femme ou un homme, et la branche politique est co-dirigée par un homme et une femme. Beaucoup de jeunes filles rejoignent la guérilla pour y trouver une liberté qu'elles n'ont pas dans les sociétés kurdes encore très patriarcales, ou pour fuir un modèle de société occidental jugé tout aussi oppressant, comme me le dira une jeune allemande. L'écologie est aussi une notion important dans la guérilla.



Qandil, kurdistan. Les danses occupent une part importante dans la vie des guerilleros. La culture kurde a souvent été interdite et étouffée, dans une volonté d'assimilation du peuple kurde. La faire vivre est pour le PKK une forme de résistance.



Qandil, kurdistan. A part les denrées de base, la nourriture est aussi trouvée dans la montagne :herbes, légumes, fruits... Le respect de la nature est capital chez les guerilleros. Ils ne chassent pas, ou peu, et mangent rarement de la viande.

Les guerilleros tentent de respecter la nature du mieux possible. Ils y trouvent de quoi se nourrir, herbes, racines, fruits et légumes, et vivent au rythme du soleil et des éléments. L'éducation est collective et partagée: chacun apporte ses connaissances aux autres. Des lectures quotidiennes ont lieu autour des textes de Ocalan, suivies de débats sur l'Histoire, la politique... Enrichir ses connaissances à la fois pratique et intellectuelles est encouragé. Le jeu d'échec est le passe-temps favori des soirées. La culture kurde tient aussi une place importante au

quotidien: alors qu'il est encore difficile pour les Kurdes d'apprendre leur langue et de pratiquer leurs traditions, les guerilleros les font vivre en chantant et en pratiquant les danses traditionnelles de manière quotidienne. Les combattants venant de tous horizons, ils apprennent très vite les quatre dialectes principaux existant au sein des communautés kurdes, et se faisant les maintiennent vivant. Tous ont rejoint la guérilla par choix, venus des quatre coins du Kurdistan ou de la diaspora kurde, séduits par les valeurs et le mode de vie proposé par le PKK.

Ce qui devient frappant au bout d'un moment, c'est que si l'on laisse de côté l'aspect militaire, le discours de ces jeunes ou moins jeunes combattants sur leur façon de vivre et leurs aspirations rejoint ce qu'on peut entendre en Europe dans les communautés auto-gérées ou les écovillages, ainsi que toutes les problématiques sur la défense des cultures régionales. On touche alors à des problématiques universelles de vivre ensemble, auxquelles ces guérilleros tentent d'apporter une réponse qui mérite d'être écoutée avec attention.





Qandil, kurdistan La formation militaire est continue. a certains moments, les guerilleros rejoignent des camps où ils reçoivent un entraînement intensif, mais au quotidien, il s'agit surtout d'apprendre à entretenir et maintenir son équipement. L'entraînement physique alieu une ou deux fois par mois.



Qandil, kurdistan. La culture kurde se transmet aussi à travers le chant.



Qandil, kurdistan



Qandil, kurdistan. Les journées se vivent au rythme des éléments: le matin, on se lève avec le soleil.



Qandil, kurdistan





Qandil, Kurdistan Après la lecture à haute voix d'un chapitre d'un livre de Ocalan, les guerilleros vont le discuter et débattre dessus.



Qandil, kurdistan. Préparation du petit déjeuner.



Qandil, kurdistan Les guerilleros trouvent dans la nature de quoi s'alimenter.



JEREMY JAVIERRE

Ce bruxellois réalise ses premiers déclenchements à l'âge de douze ans. Et aujourd'hui, cela fait au moins vingt ans qu'il a douze ans, il a l'air de toujours autant s'amuser. Il aime à mettre en scène des images qui font voyager, au sens fantasmagorique il s'entend. Malgré sa «geek attitude», il se dit peu concerné par les grandes rivalités du monde de la photo, que ce soient les marques, ou encore «les adeptes du pixels face aux fans du bromure». Car comme dit le proverbe «qu'importe le vin tant qu'on a l'ivresse ».

Americano Man's Land

La série “Americano Man's Land” à été réalisée lors d'un roadtrip dans l'Ouest américain avec deux autres membres du collectif Cyklope. Mon envie était de dresser un portrait de l'envers du décor tout en, gardant ce côté “Made in USA”.

























DANGER









Algérie

Mouakchott





UNE JEUNESSE

FRANÇAISE



SÉBASTIEN DESLANDES

Né en 1983 et vit à Paris. Après des études d'histoire, de sciences politiques et de journalisme, un premier pas en tant que stagiaire à l'agence Gamma se transforma en une expérience salvatrice de 2 ans aux contacts de reporters de terrains. Dès lors l'envie de réaliser ses propres reportages s'affirme. Journaliste indépendant depuis 2010, il poursuit ses collaborations avec des photographes pour la presse magazine autour de sujets sur les révolutions arabes et leurs conséquences ou sur la société française. Un long travail documentaire portant sur le quotidien de la jeunesse des quartiers populaires est en cours. Récompensé par le prix anacej en 2012 aux assises du journalisme, ce travail sera publié aux éditions des Belles Lettres fin 2014.



HERVÉ LEQUEUX

Photographe né à Sète en 1972, auteur d'un livre sur le mouvement Altermondialiste (éditions Alternatives, 2005), il collabore régulièrement avec la presse magazine et quotidienne; il a notamment couvert les révolutions tunisiennes, égyptiennes et libyennes pour le magazine VSD en 2011. Son travail sur l'immigration en France a été projeté au Festival VISA pour l'Image («Le ministère», 2010) En 2012, une bourse d'aide à la création documentaire lui a été attribuée par le C.N.A.P (ministère de la culture) pour continuer et développer son projet sur la jeunesse des quartiers populaires et des grands ensembles, "Une Jeunesse française"; des banlieues d'Ile-De-France aux quartiers Nord de Marseille, en passant par Lyon et Amiens, Hervé Lequeux éclaire par ce documentaire des visages méconnus et photographie le quotidien des jeunes des quartiers populaires français en collaboration avec un journaliste, Sébastien Deslandes qui recueille et transmet la parole de ces jeunes. Une partie de ce travail a été projeté à Visa pour l'Image, Perpignan en 2011. Un livre est à paraître en septembre 2014 aux éditions Les Belles Lettres, collection 24x36, Neus.

Extrait de Une jeunesse française, livre à paraître aux éditions des Belles Lettres collection Neus 24x36.

Une sorte de vertige. Au bout de la nuit, ces immeubles vous dominent. Épinay Centre est désert.

Les chantiers alentours, semés de gravats amoncelés en lieu et place des tours nouvellement détruites, ne contribuent aucunement à la douceur de l'atmosphère. Un mouvement de grande ampleur est en cours. L'habitude est d'accorder un crédit historique à la construction au milieu du 20e siècle de ces grands ensembles et de pointer ce précédent comme majeur. De rappeler que dans le fatras de l'histoire, des mouvements de population, de la décolonisation, du besoin de main d'œuvre de l'économie française, de vastes zones ont vu l'éclosion rapide de logements sur tout le territoire et principalement autour des grandes métropoles. Aujourd'hui le mouvement semble tout aussi historique. Si l'histoire n'a pas encore pu en juger la portée, les

quartiers populaires de France sont en chantier. Des barres tombent, des familles déménagent. Et le sujet est assez sérieux pour fournir les conversations des habitants et de leurs enfants. Les peurs et les déceptions en sont les principaux moteurs. Angoisses de devoir partir plus loin, de payer plus cher. Déceptions car la plupart considère ce mouvement comme partiel. Le sentiment le plus commun est bien souvent que les politiques n'agissent que sur certains facteurs, oubliant les principaux : l'emploi ou le coût de la vie, par exemple.





Une rue étroite scinde le quartier Alexandre Dumas en deux. La nuit est tombée. Lourdemment, elle embrasse le bitume et habille le quartier d'un voile pudique bienvenu. Les passants ont déjà pressé le pas et les lumières des appartements tendent une vie oubliée. Quelques éclats de voix sans visages donnent à ce quartier des allures de film noir. Puis les cris deviennent des ombres. Et enfin des hommes. Plusieurs dizaines au pied de l'immeuble tiennent les murs d'une tour bien installée. Ils sont là depuis plusieurs heures. La première fois que nous sommes venus ici, garant notre voiture assez naïvement au pied des immeubles de la cité, plusieurs bombes à eau éclatèrent sur notre chemin. Cette fois alors que l'ambiance n'a rien de plus idéale, nous avons rendez-vous. Et cela change tout. Ici, les habitudes sont rodées : on commence par se saluer, faire le tour du groupe y compris ceux qu'on ne connaît pas. Un check, une étreinte brève. Un soin tout particulier est accordé à ces conventions. Cela relève d'un quasi cérémonial. L'instant paraît en effet capital. Et

finalement assez caractéristique des quartiers. Faire un détour pour dire bonjour à un ami, une connaissance, un voisin est presque obligatoire. Une question « d'habitude et de politesse » nous dit-on. Quelques mots sont échangés. Parfois aucun. Alors que nous sommes souvent ravis de pouvoir entamer une conversation, notre alter ego poursuit déjà sa route, avec en guise de conclusion, une phrase redondante qu'on retrouve dans tous les quartiers. « On est là. Je reviens. » « N'as tu pas quelques instants ? » « Je reviens » nous répond t-on aussi. L'individu disparaît alors aussi vite qu'il est arrivé, sans explication. Sans bien sur que nous le revoyons par la suite. Plusieurs fois alertés par cette habitude, il nous fut finalement répondu que cela relevait d'une assurance murement intériorisée. Il nous retrouvera très certainement à la même place à son retour. Le quartier fonctionnant en vase clos, si ce n'est pas dans quelques heures, ce sera assurément un peu plus tard. « D'ailleurs, n'avez vous pas remarqué. Si on se dit beaucoup bonjour, on vous dit rarement au revoir. »

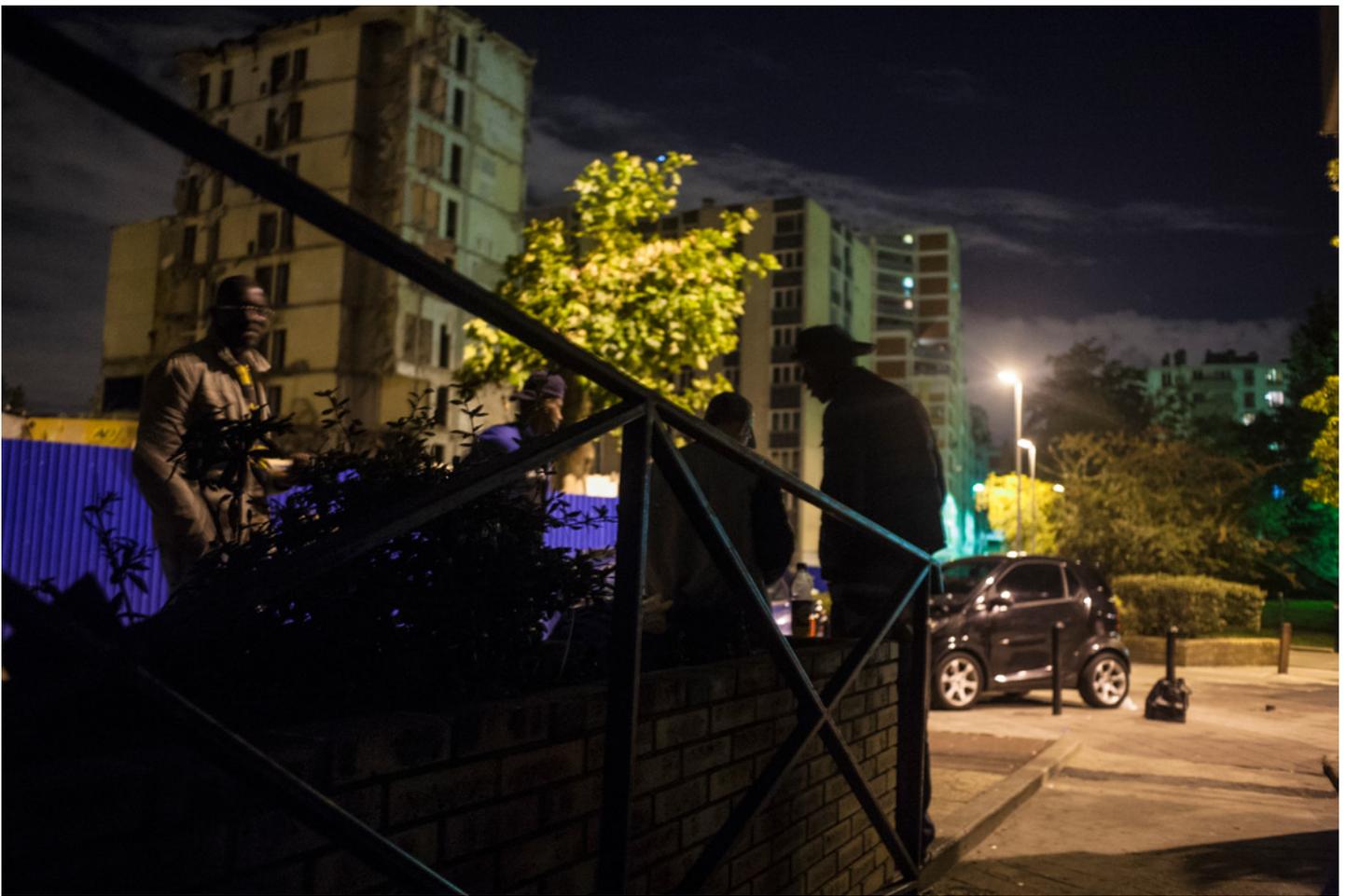




On parle fort, vite, c'est même parfois difficile à comprendre pour le néophyte avec ce mélange propre aux quartiers, de verlangs, d'argots et ces emprunts à d'autres langues. Le principe est pourtant simple. On vanne à tous crins les présents comme les absents. On fume des joints, on raconte sa journée, son travail et sa galère. On demande des nouvelles de la famille. Le tout sur un fond de musique déployée par la radio d'une voiture autour de laquelle on s'est positionné. Régulièrement, des véhicules passent, une main saluante en sort. Dans le même temps, certains sont déjà partis, remplacés par d'autres, tout juste arrivés. Il est presque minuit. La ronde se poursuit, et la vitesse exécutante de ce jeu de scène vertigineuse. Une soirée comme une autre. Mehdi est au milieu, plongé sur l'écran de son jeu vidéo. Il a 18 ans, des traits fins surplombés par une petite boucle d'oreille, une casquette noire et une longue doudoune blanche qui vient lui lécher les pieds. D'habitude il ne vient pas avec les grands, mais Rabah, une figure du quartier également président du club de football local, le surveille. Mehdi vient de passer sa journée

en formation avec lui. «Je veux devenir éducateur sportif.» Une volonté qui n'a pas toujours été aussi claire et affichée, entre déscolarisation et incartades régulières. « L'école ? J'ai perdu mon temps, j'ai redoublé plusieurs fois avant d'arrêter en seconde. J'étais en vente mais je ne faisais rien. Après mon BAC pro, je voulais faire un BTS mais finalement j'ai préféré tout arrêter pour travailler parce que je voyais que cela ne marchait pas pour moi. Et puis j'ai fait quand même pas mal d'erreurs. Je galérais avec les autres et la rue, c'est dangereux, les embrouilles, ça peut aller vite comme un coup de couteau. Je aussi suis allé au commissariat. Jamais, je n'aurais du y aller. La première fois j'avais 15 ans et j'avais trouvé une sacoche dans la rue. Il y avait de l'argent dedans et une carte bleue que j'ai utilisée. Puis, une autre fois pour une bagarre. Très violente avec 21 jours d'ITT pour l'autre. Quand je m'énerve, je n'arrive plus à m'arrêter. »





Sa mère s'est longtemps alarmée du chemin emprunté et de l'environnement qu'elle a vu se détériorer depuis 30 ans. « Cela a été dur de 14 à 18 ans. Il est très influençable et puis les relations avec son beau-père ont également été compliquées. J'ai du lui mettre un ultimatum, exiger qu'il change ou qu'il parte. Je ne pouvais pas me permettre que cela pèse sur son petit frère. Depuis peu, il prend conscience qu'il y a autre chose que la cité. Il a longtemps été un courant d'air, il n'y avait plus de relations familiales. Ici tout peut aller vite et loin. Il vient de se prendre en main, mais je suis toujours inquiète. La formation, cela lui permet de sortir, d'aller voir ailleurs. » Rabah avance en échos. « Si jamais on ne l'aide pas, il va aller dans le mur. Nous, on ne le lâche pas. » Ils sont plusieurs ainsi à vouloir l'aider, lui comme beaucoup d'autres jeunes dans une situation similaire. Les structures existent. L'association SFMAD (Solidarité Formation Mobilisation Accueil et Développement) fait partie de ces acteurs locaux qui tentent tant bien que mal de tirer les marrons, déjà largement rosis pour certains, du feu. Un véritable rôle de funambule dont s'acquiert Dalila, petit bout de femme énergique, en tant que directrice adjointe depuis plus de 30 ans. Cette association va chercher les jeunes là où ils sont, dans leur quartier, au pied des tours, sur le

lieu de leur galère quotidienne. Cette mission exige, des chargés de suivi travaillant avec Dalila, une connaissance des quartiers et des jeunes afin de les convaincre d'intégrer un dispositif de remise à niveau ou de formation. L'argument premier est béton : pécunier. « Nous sommes ce qu'on appelle un pôle de mobilisation. Nous suivons les jeunes qui ont entre 18 et 25 ans, 500 à 600 jeunes par an. À cet âge, ils sont assez murs et prêts à discuter. Or l'idée centrale est de les accompagner dans leur projet professionnel. Nous leur proposons une rémunération sur 6 mois payée par le conseil régional. Quand tu es mineur, tu reçois 170 euros. Quand tu es majeur, c'est de 300 à 600 et si tu peux justifier de 1000 heures de travail, c'est un peu plus de 600€. Je crois que c'est utile. Cela motive beaucoup de gamins à venir, même si je sais que dans bien des cas c'est toute la famille qui va en bénéficier. Certains n'ont jamais travaillé, peu sont sortis de leur quartier. Notre fonctionnement leur permet contre un travail qui les sert eux et leur avenir, d'entrer dans un cycle de formation et de travail. »





Un travail de fourmis miraculeuses. Une goutte d'eau en plein désert tant les besoins sont énormes et la contribution finalement limitée. Ces acteurs ont toutefois mis en place une plateforme, une manière de mutualiser les moyens des travailleurs sociaux. Véronique, directrice de SFM, l'explique. « L'intérêt, c'est de faire en sorte d'avoir une réactivité avec les conseillers des missions locales pour répondre à toutes les problématiques que peuvent rencontrer les jeunes que ce soit au niveau de la santé ou même du logement. » Salim, éducateur pour la ville voisine de Villetaneuse ajoute. « Il y a aussi un véritable problème dans les orientations des jeunes. En 3e, par exemple, on leur demande 3 vœux, certains en mettent 4. Cela a été fait à l'arrache sans réelle réflexion et finalement ils sont orientés sur le 4e. Et, selon ton quartier, il y a des bacs professionnels très spécifiques. Ici, à Villetaneuse, on a l'impression qu'il y a tous les futurs vendeurs et comptables de France. Mais si tu veux être mécanicien dans l'aéronautique par exemple, tu dois faire 100 kilomètres et les jeunes n'ont pas forcément les moyens d'aller à Beauvais ou ailleurs. » Yanis, 17 ans suit également une formation chez SFM.

Ce matin, il s'est levé tôt. Ce qui n'est plus dans ses habitudes depuis qu'il a « démissionné de l'école ». Lui aussi en a assez de « traîner à la cité » et de ne rien faire. Il a arrêté l'école en 3e et souhaite désormais travailler. Son idée sur la question reste toutefois peu précise. « J'ai envie de partir d'ici. Je veux faire de la vente. Avant je voulais faire pâtisserie, non boulangerie mais ils m'ont dit que c'était trop dur. Il fallait se lever à 3h du matin, ce n'est pas pour moi ça. Je vais faire vente pour travailler dans les fringues. Ils m'ont dit prêt à porter. J'aime bien ça. » Il a donc pris le chemin de SFM pour débiter une formation. Yanis illustre la situation de bon nombre de ses camarades. Sans idée précise sur le chemin à emprunter. Et dans l'urgence pourtant de se donner une réponse. Sa mère, coiffeuse, vit seule avec lui dans un petit appartement de la cité Grandcoing à Villetaneuse. Un père précocement parti du foyer, Yanis peut compter sur un environnement familial néanmoins stable, composée par ses tantes omniprésentes et par une mère qui valide sa nouvelle démarche. « Il s'embêtait à l'école. À quoi ça sert d'y rester. Ce n'était pas pour lui. Je préfère qu'il apprenne un métier. »



Dans le magasin de vêtements dans lequel il fait un stage de découverte, Yanis paraît un peu gauche. Hésitant à conseiller les clients qui franchissent la porte, s'emmêlant dans les manches des vêtements qu'il doit plier. Aziz, le patron, a 34 ans. Il est lui-même issu d'un quartier proche et ne paraît pas franchement étonné. Son parcours est à l'image de ce qui attend souvent ces jeunes. Titulaire d'un CAP marbrerie, Aziz a finalement appris sur le tas la plomberie pour aujourd'hui être gérant de plusieurs magasins de vêtements dans le département. Quelques mois plus tard, nous retrouverons Yanis. Il est retourné à SFM et s'essaye à une nouvelle formation en

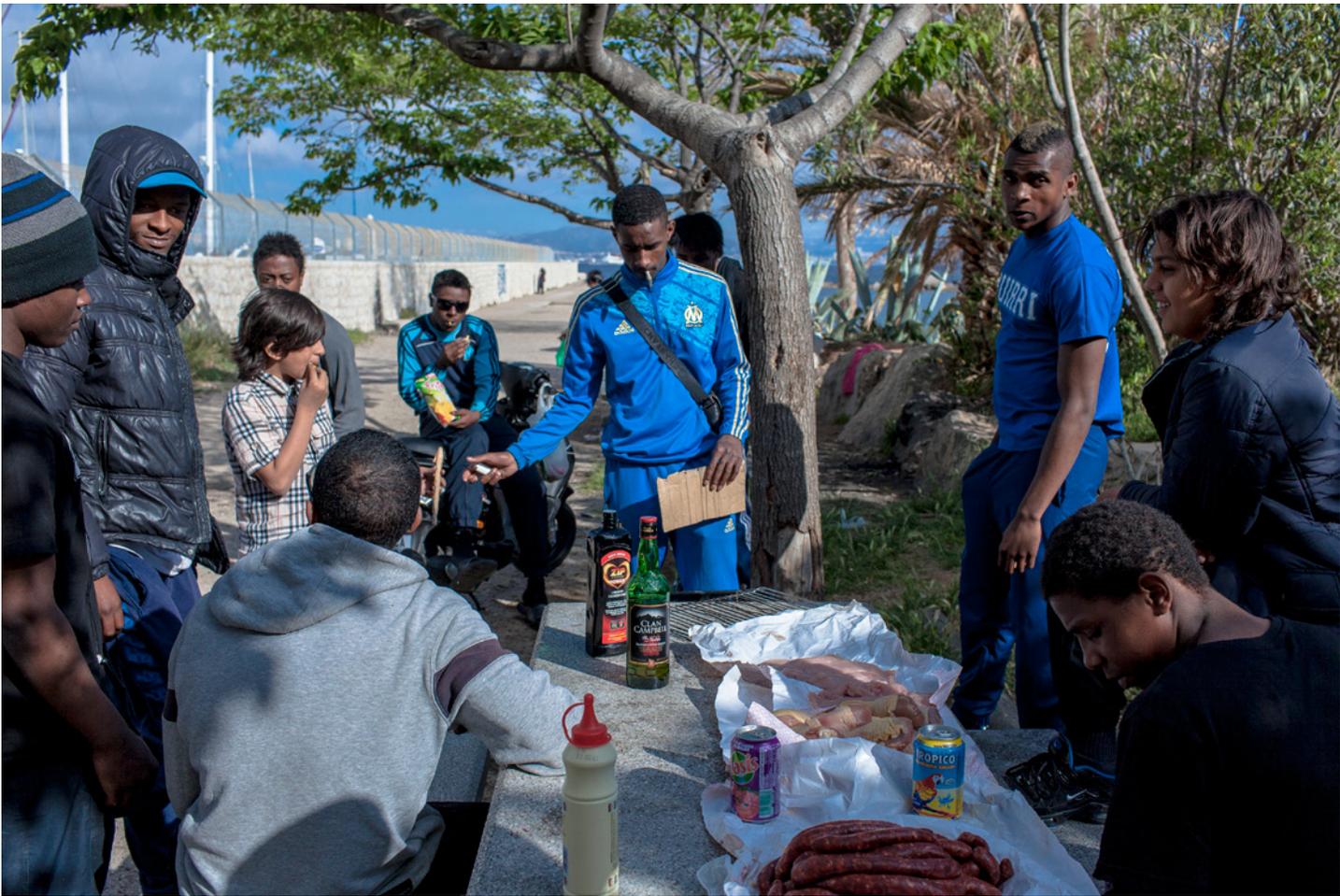
informatique. Il y croquera peut-être Moussa, 19 ans qui revient à SFM pour la seconde fois. Il était déjà venu pour donner corps et contenu à son projet professionnel. Moussa a lui aussi multiplié les stages, dans le carrelage et la peinture. Mais, faute de patron, il n'a jamais pu valider sa formation. Alors il est revenu. Dalila le connaît bien. « C'était difficile avec lui, il était dissipé. Un jour il venait, le suivant il n'était pas là. Il fallait l'appeler, être toujours derrière lui pour qu'il vienne. En plus, il a un enfant, mais sa mère ne le sait pas. Il va intégrer une nouvelle formation et retravailler son projet. » La routine.





La cité grandcoing baigne dans le soleil. C'est l'été et le rendez vous quotidien a lieu sur « le parking ». En fait de parking, un terrain de football sur le toit du garage et sur lequel la jeunesse du quartier passe ses journées. Ali ne joue pas. Il regarde avec attention, chambre par instant, discute lors des pauses puis retombe dans son mutisme. Tenter un semblant de conversation relève du défi. Des questions qui deviennent fleuves et des réponses monosyllabiques. Ali a 15 ans et ne va plus à l'école depuis plusieurs mois. « De toute manière à quoi ça sert d'apprendre Charlemagne » est l'une de ses réponses les plus longues. Plusieurs exclusions ont sanctionné de multiples problèmes de comportement et le voici qui passe son temps, en attendant que l'académie lui trouve une solution, dans le quartier. Sa situation n'est pas la plus partagée parmi ses copains

mais elle n'a rien d'originale non plus. Les jours d'école, il attend la sortie de ses camarades. Et dans l'attente broie du noir. Ali paraît comme enfermé à double tour. Sa situation a des allures d'extrémité mais sa peur de sortir du quartier ne l'est pas. Si commune à beaucoup de jeunes. L'horizon leur paraît saturé, bétonné. L'ailleurs fait souvent peur. Le quartier qu'il connait depuis leur enfance, au contraire, rassure. Cette incapacité est l'un des enjeux majeurs. Il y a bien sur, parfois, des raisons concrètes, la peur de croiser telle bande de tel quartier et de subir des représailles, les conséquences d'un passif.







Beaucoup n'ont connu que les quartiers. Ils en seraient des nomades. Écumant les cités au rythme des bouleversements familiaux. Plus largement, de véritables réseaux inter banlieues se tissent. « Quand on part en vacances par exemple » nous expliquera un jeune, « obligé, on passe par les quartiers. Il y a toujours de la famille, des copains à aller voir. Et puis si ce n'est pas le cas, on va quand même voir ce qu'il s'y passe. Les ponts existent. Ils prennent des formes diverses. Les surnoms sont l'une des traditions dans les quartiers. « Les blazes » comme on dit, sont attribués pour un rien et suivent toute une vie. Ils relèvent du classique des quartiers. Dans bien des situations de la vie quotidienne, certains en oublient même le nom d'origine. Les surnoms prennent une place singulière et sont une des formes, non décisives, mais concrètes, d'une forme de prise de pouvoir par la rue. D'autant que cette tendance est quasi exclusivement réservée à la gente masculine. La possibilité de rompre avec cette donne est en effet plus facilement partagée par les jeunes filles. Comme Fatah, 21 ans, qui n'arrête pas de bouger. Jeune « miss France-Mali », elle porte un voile qui lui dissimule mal ses longs cheveux noirs. Fatah n'a pas trop de temps à nous accorder. Happée par les rendez-vous maquillage qu'elle donne chez des particuliers. Je

ne suis jamais dans le quartier. C'est vrai que les filles se déplacent plus que les mecs. Déjà parce que la rue est très masculine. Une fille qui y trainerait, serait mal vue. Moi je suis toujours sur Paris. C'est tranquille. »

Paris, c'est la destination. La destination des filles mais aussi des amoureux. Au bout des multiples lignes de train ou de RER, il y a souvent un rendez-vous aux Halles. L'amour au bout d'une ligne et sous les néons du centre commercial. En effet, il suffit de faire comme eux pour découvrir la multitude de petits groupes qui déambulent dans les magasins. D'amoureux qui sirotent un verre dans une des échoppes lumineuses. Samba et Stessy ont 18 ans tous les deux. Ils se sont rencontrés par l'intermédiaire d'amis sur Facebook. Lui est étudiant à l'université, elle, en terminale et se destine, espère t-elle, au métier d'avocate. Il habite à Aulnay-sous-Bois, elle habite à Villiers-le-Bel. Venir ici n'était assurément pas le plus court chemin pour se retrouver mais « cela nous permet d'être tranquille, de ne pas devoir nous justifier, encore, auprès de nos amis ou de nos familles. Et puis, il y a pleins de choses à faire aux Halles. »











La bataille de Pâques

LELO



Aucune limite de temps, pas de règles à respecter et un nombre de joueurs indéfini, c'est ainsi que se joue le «lelo». Ce jeu est une sorte de mélange entre la lutte et le rugby, sauf que tous les coups sont permis. C'est un sport très important dans le sud-ouest de la Géorgie. Il est pratiqué dans le village de Shukhuti chaque dimanche de Pâques afin de commémorer les morts. Cet ancien jeu est un véritable sport, mais aussi une tradition qui demande beaucoup de passion, de force, de foi et de piété.

Deux ruisseaux, situés à 150 mètres l'un de l'autre, font office de lignes de but pour chaque équipe, qui sont constituées de locaux, même si n'importe qui peut jouer s'il le souhaite. Le terrain de jeu situé entre les ruisseaux est un ensemble de maisons et de jardins, et il est traversé par une route. Le but du jeu est simple: l'équipe qui ramène la balle de 16 kilos jusqu'à son ruisseau gagne. Les joueurs sont des hommes robustes, de forte carrures, qui se ruent les uns vers les autres dans le village : des clôtures, des arbres et des os sont souvent brisés dans la mêlée.

Une victoire au lelo ne consiste pas seulement à battre son adversaire, c'est également un moyen de rendre hommage à ceux qui ne peuvent plus jouer: la balle est donnée comme offrande à un villageois décédé et est placée sur sa tombe après le match.



CRISTINA ALDEHUELA

Cristina Aldehuela est une photojournaliste espagnole. Elle est titulaire d'un baccalauréat en journalisme de l'Université de Séville et d'un diplôme de troisième cycle en Journalism à l'Université de Barcelone. Pendant ses années d'études, elle a fondé un collectif de photographe et a participé au festival SevillaFoto. Basé en Bulgarie en 2013, son dernier travail est un reportage sur les réfugiés syriens à Sofia et un autre sur le groupe ethnique Pomaque, des musulmans qui vivent dans les montagnes des Rhodopes. Elle a été publiée dans Foto8, Vice et d'autres médias espagnols. En 2013 Cristina a été finaliste du prix Desencaja avec son travail sur la crise économique espagnole. En février de la même année, ce travail a été exposé à la galerie acant (Espagne) Elle est maintenant basée dans le Caucase du Sud.



JORDI PERDIGÓ

Jordi Perdigó est né en 1980 à Barcelone. Il a obtenu une maîtrise en arts et journalisme à l'Université autonome de Barcelone. Il a commencé sa carrière en tant qu'assistant photo pour des shootings de mode et plus tard comme photographe de studio. Quelques années plus tard, il s'installe en Finlande où il commence comme photographe pour un journal local, « Ålandstidningen ». Puis il retourne en Espagne où il travaille pour le journal "El Periódico de Cataluña". Freenlance depuis 2013, son travail est développé par la proximité et la connaissance profonde de ses sujets. "La photographie est juste un moyen de partager et échanger des émotions". Il vit actuellement entre la Finlande (avec ses deux enfants) et l'Espagne.































ARNAUD LEMORILLON

Français, 42 ans, vit à Paris.

Depuis son adolescence, Arnaud est intéressé par la prise de son et la photographie. Une passion pour l'image fixe qui l'a d'ailleurs amenée à travailler de nombreuses années en tant que photographe de plateau sur les tournages pour la télévision et le cinéma. Souhaitant s'émanciper des limites imposées par la photographie de plateau (cadre, maquillage, décors, lumière...), Arnaud travaille désormais à la réalisation de ses projets photographiques personnels où se mêlent à la fois ses passions pour le Japon, les livres et la prise de son. C'est ainsi qu'en marge des prises de vue, Arnaud enregistre des ambiances sonores des lieux qu'il arpente dans le but de les faire co-exister un jour au sein d'une exposition/projection multimédia. De cette dynamique est sorti il y a quelques temps un livre de photos sur Tokyo: TOKYO-GA. *(Livre disponible sur Nothingmag.fr)*





















TOKYO-GA

L'agglomération de Tokyo, avec ses presque 38 millions d'habitants, est la plus peuplée du monde. Aimant les villes plus que la campagne ou les déserts, c'est sûrement une des raisons pour laquelle Tokyo a toujours exercé sur moi une grande fascination. Comment une ville si étendue et si peuplée est elle organisée? Comment "fonctionne" t'elle? Je m'y suis rendu plus d'une dizaine de fois ces dernières années, à raison d'une à deux fois un mois par an et je n'ai que de maigres éléments de réponse car à chaque fois je me suis laissé prendre par le tourbillon de Tokyo. Un tourbillon énergisant, un "fouloir" organisé où les photos à faire sont partout.

Yann Renoult

<http://cargocollective.com/yannrenoult>

Jeremy Javierre

<http://www.jerj.be/>

Cristina Aldehuela-Jordi Perdigo

<http://cristinaaldehuela.wix.com/photojournalism>

Hervé Lequeux-Sébastien Deslandes

<http://www.hervelequeux.com>

Arnaud Lemorillon

<http://www.arnaudlemorillon.com/>



Retrouvez tous les articles, infos, numéros, sur :

www.Nothingmag.fr

Proposez vos reportages pour une publication dans NOTHING Magazine.

///

contact@nothingmag.fr

Nothing